

Je ne sais plus en quelle année on avait invité l'ex-abbé Victor CHARBONNEL à venir faire une conférence à Luxembourg. J'avais suivi avec émotion le débat de sa conscience dans ses articles parus dans « L'Eclair » de JUDET, ouvert alors à toutes les opinions. Le « *Non serviam* » final, prononcé dans une dernière lettre de l'abbé au cardinal RICHARD, archevêque de Paris, m'avait profondément impressionné ; un article douloureusement sympathique, publié dans « L'Indépendance Luxembourgeoise », en témoignait. Humainement parlé, j'étais assurément plus près du cœur du conférencier que quiconque dans l'assistance. C'est dans cet état d'esprit que, libre de tout lien politique et mû par je ne sais quelle force intérieure, je fus amené à la tribune de l'hôtel de la Poste et copieusement hué. Si jamais les nécessaires luttes politiques avaient eu le moindre attrait pour moi, cette expérience eût suffi à m'en rebuter. La tuile était dure, mais beaucoup plus me pesait la préoccupation de ce que mon chef dirait de mon incartade. Le lendemain, je fus appelé au cabinet du Ministre qui, après un entretien de service, me demanda ce qui s'était passé à la conférence. Comprit-il le motif sentimental de mon mouvement ? Toujours est-il qu'il mit le point final à la conversation en disant : « Ne vous en faites pas. Il n'y a pas de mal, il est tout naturel qu'il y ait diversité de sons de cloche. » Le hasard a voulu que bien des années après, en 1919, à un déjeuner au Casino en l'honneur des Volontaires luxembourgeois de la guerre de 1914, je voisinais courtoisement à table avec Maître Victor CHARBONNEL qui avait troqué la soutane contre la toge d'avocat.

Mon attachement à la pensée et à l'amitié françaises était naturellement connu du Ministre d'Etat, tout comme ma collaboration aux « Marches de l'Est » et à « L'Indépendance Luxembourgeoise ». Jugeait-il excessives les manifestations de mes sentiments ? En tout cas, il ne m'a jamais fait de remarque. Une seule fois j'ai eu un écho de ce qu'il pensait. C'est à lui que j'étais redevable de mon premier voyage à Paris, effectué en sa compagnie. Au retour, il dit au docteur FORMAN, qui me la répéta, cette boutade approximative : « J'ai conduit FUNCK aux pieds de sa déesse qu'il adorait de loin. »

De qui est l'assertion que Paul Eyschen était resté célibataire par raison d'Etat ? Disons en toute justice que c'était par patriotisme intégral. Le fait est que lui qui eut toujours à cœur la protection de la famille comme base de la communauté, avait délibérément renoncé à la fondation d'un foyer pour se consacrer entièrement à la grande famille luxembourgeoise. A la vérité, il penchait à croire que le fonctionnaire marié subit une dépendance plus ou moins prononcée, plus exactement, une moindre disponibilité. Une petite expérience personnelle est dans ce sens. Quand, pour la première fois, le Ministre d'Etat m'invita, jeune fonctionnaire, à déjeuner avec lui, j'exprimai le désir d'aller prévenir ma mère. Le Premier eut un mouvement mi-plaisant, mi-sérieux pour me dire : « Comment peut-on être à tel point dans la dépendance des femmes ! » Et d'ajouter immédiatement avec aménité :